

HVERFORD COLLEGE

LA BATAILLE ENTRE L'INTERIEUR ET L'EXTERIEUR
DANS LE 17ÈME ET 18ÈME SIÈCLES

LA PERTE DE PRUDENCE EN FACE DE L'AMOUR DANS LES
LIAISONS DANGEREUSES

A Senior Paper submitted to the Department of French and Francophone Studies of Haverford College in partial fulfillment of the requirements for the degree of Bachelor of Arts

Christopher J. Leung

Advised by David Sedley

4/22/2013

« Il est difficile de définir l'amour : ce qu'on en peut dire est que, dans l'âme, c'est une passion de régner ; dans les esprits, c'est une sympathie ; et dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime après beaucoup de mystère. »

La Rochefoucauld, Maximes, 68.

I. LA CHERCHE POUR L'INTÉRIORITÉ DANS UNE SOCIÉTÉ PREOCCUPÉE PAR L'EXTÉRIORITÉ

Joan Dejean dans son essai « A Short History of the Heart » considère la querelle vigoureuse entre les Anciens et les Modernes (séparés par leur préférence pour vrai ou faux, la réalité ou le mythe, respectivement) pendant la fin-de-siècle période (1687-1715). Les Anciens sont dégoûtés par la direction vers laquelle ses contemporains voulaient diriger la littérature en mêlant la fiction avec les faits, de manière évidente dans les romans de XVIIème siècle et bien après.

À cette époque, on ose serait trouvé dans une telle période révolutionnaire (Post-Fronde) tel que l'énergie politique ait cédé au fur et à mesure à celle des sentiments ; les Romanciers semblaient être inspirés à produire les intrigues fictifs où ils ne seraient plus contraints par la rigidité des faits. Ils tissaient la fiction avec les faits dans les romans, les rendant plus lisible et populaire. En même temps, au sein du roman ils se sont libérés des chaînes de la réalité et ils se trouvaient dans un monde nouveau, un qui reconnaissait les sentiments et précisait le cœur comme le siège de sentiments. Dans ce nouvel environnement plus accueillant à l'expression de l'affection, on faisait évoluer notre traitement des rapports qui sont réinventés autour de la réciprocité – plutôt que l'expérience individuelle.

Effectivement, pendant cette révolution sémantique il y avait une exploration d'un vocabulaire affective via une insistance sur une différenciation précise entre les sentiments ; il y avait une inclusion de sentiments nuancés. On peut bien l'observer ce phénomène dans la forte

connue carte de Tendre de Clélie contenant plusieurs « villages » de sentiments liées à la tendresse, mais qui sont distinctivement dehors de la tendresse (sensibilité, assiduité, générosité, probité). Selon Dejean, faisant référence à Scudéry, « love is without contest the central emotion ; it is defined by distinguishing it from friendship ; other emotions find a place only in relation to these two. » (Pg. 85) Dans la carte de Mme de Scudéry, on trouve une des premiers exemples de l'expansion du vocabulaire affective, examinant et précisant ce que c'est l'amour et les sentiments apparentés. De façon choquant, les romanciers développaient ce vocabulaire à une époque où la société était sur un précipice de transformation – la curialisation de la société, atteinte par excellence sous Louis XIV et sa Cour chargée d'histoire, Versailles.

Norbert Elias dans *La Société de Cour* établit que « pendant la phase de transition, des nobles...étaient obligés de s'habituer à la vie de cour, plus raffinée, plus diversifiée, plus riche en relations humains, mais aussi bien plus soumise à la nécessité du contrôle de soi. » (Pg. 241) Ce bouleversement de la structure de la société introduisait un déménagement de l'aristocratie française du champ bataille à la Cour et il transformait le comportement des nobles ; Au lieu de l'instinct, les aristocrates consultaient les normes sociales en guidant leur comportement. Essentiellement, il faut que les nobles s'habituassent à considérer les conséquences de chaque action parce qu'ils sont toujours jugés par la Cour, mettant les « autocontraintes » sur eux-mêmes. Elias avance son argument quand il dit, « [les nobles] ne peuvent s'extérioriser quand ils sont dirigés contre les autocontraintes, les normes sociales intégrées à la personne qui – tels les bonnes manières, les normes, valeurs, idéaux ou la « bonne conscience » – sont des éléments appréciés et, personnellement et socialement, indissociables du « Moi » et du respect de soi-même. » (Pg. 252) Voilà, la curialisation de la société bouleversait l'image de soi ; pour les nobles, ils avaient été les maîtres de leurs châteaux et de leur propriété, pourtant à la Cour, ils se

sont devenus comme un seul parmi plusieurs autres nobles – tout subordonné au Roi. Par conséquent, la réputation, comme un concept, devenait précieuse à la Cour et il les fallait suivre les normes sociales pour la maintenir. À un moment donné, ils assimilaient à cette nouvelle société curialisée. Sans alternatives, les nobles adoptaient le comportement nécessaire à la Cour, révolutionnant « la conception de soi ». Il en résulte l'influence signifant que les autres avaient sur ce qu'on se croit être et alors, sur ce qu'on est. De plus, il existait aussi des énormes contraintes sur l'expression libre par ce même mécanisme causé par la curialisation. Ainsi, un vocabulaire affective présente à cette époque et connue par cette société fournissait une nouvelle manière à gagner l'intériorité, l'exploration de soi, à l'intérieur de la Cour. De plus, le vocabulaire les donnait la capacité de dépeindre un tableau du cœur, illustrant le puissance de sentiments sur le corps quand la Cour épanouissait - cultivant la bataille entre les sentiments et les normes sociales pour décider laquelle est la motivation centrale de nos actions.

Evidemment, ce rencontre littéraire est complexe à analyser et contient plusieurs cas quand on pense à tous les sentiments et toutes les normes sociales. Donc, je suggère qu'on précise notre analyse sur deux mots, l'amour et la prudence, s'appartenant au côté de l'intériorité ou l'extériorité, respectivement. L'amour et la prudence sont les idéals, pourvu que l'amour soit le plus puissant des sentiments et la prudence reconnaisse activement les normes sociales. La différence est plus remarquable si l'amour est souvent caractérisé comme aveuglant et la prudence doit nous protéger des malheurs prévisibles. Donc, je propose qu'on examine l'interaction entre l'amour et la prudence dans le roman épistolaire de Choderlos de Laclos, *Les Liaisons Dangereuses*, pour qu'on puisse gagner une perspective compréhensive sur cette bataille littéraire, entre le sentiment et la société de Cour à travers ces deux forces opposés, l'amour et la prudence.

En commençant, j'aimerais clarifier les mots clés, l'amour et la prudence, ainsi que leur signification dans le XVIIème et XVIIIème siècle. Dans les dictionnaires français, l'amour maintient une définition assez stable à travers les siècles.

AMOUR, m.acut. *Est l'affection passionnée qu'on porte à quelque femme, si qu'il signifie chose de plus véhémente impression d'esprit que ce mot Amitié le plus souvent.*

Jean Nicot : Le Thresor de la langue francoyse (1606)

AMOUR, s.m.

Sentiment par lequel le cœur se porte vers ce qui lui paroît aimable, en fait l'objet de ses affections & ses désirs.

Dictionnaire de l'Académie française, 4th Edition (1762)

se dit particulièrement de La passion d'un sexe pour l'autre ; et, en ce sens, il s'empie presque toujours absolument.

Dictionnaire de l'Académie française, 6th Edition (1762)

Avec ces définitions au-dessus, le seul changement aperçu d'un siècle à l'autre c'est la spécification que l'amour n'est éprouvé que par des hommes. Dans le siècle prochain, l'amour est devenu applicable pour les deux sexes. Mais plus important et plus pertinent pour nous, c'est la description affective de l'amour qui est semblable à l'amitié, comme vu dans la première définition, mais un sentiment intense et exigeant au sujet d'esprit. Les autres définitions corroborent la première dans le sens que l'amour est un sentiment fort qui fait s'entendre des personnes à travers ce lien invisible et imperceptible. Le cœur à cette époque devient la siège des sentiments et avec laquelle on fait référence spécifiquement au cœur. En outre, ces définitions impliquent l'amour commence chez un individu où une passion amoureuse accroit, l'encourageant de faire un acte de sacrifice de soi dans l'espoir de gagner un amour réciproque avec une autre.

En ce qui concerne de la prudence, je vous adresse à l'étude lexical du mot prude écrit par James Fowler, '*Une Fausse Sagesse qui est Pruderie*' ? *On Prude and Related Terms in the*

Roman du Libertinage. Fowler examine les changements dans la définition de la prude – il trouve une instabilité qui existe dans ce mot qui à première vue présuppose un certain sens de vertu et sagesse.

PRUDE, adj. m. & f. *Qui est sage & modeste. Cette Dame est fort prude, elle est fort chaste ; elle est mise en prude, habillée fort modestement, elle n'est point coquettes. Les prudes font souvent hargneuses & de mauvaise humeur.*

Dictionnaire universel (1725)

Se prend très souvent dans un mauvais sens, et se dit de ces fausses vertueuses qui cachent leurs intrigues sous des dehors sévères, ou qui se jettent dans la dévotion quand le monde les abandonne, ou qu'elles ne sont plus bonnes qu'à se repentir.

Dictionnaire universel (1725)

PRUDENCE. s.f. *C'est la première des vertus cardinales, qui enseigne à bien conduire sa vie & ses mœurs, ses discours & ses actions suivant la droite raison. La prudence nous oblige à bien examiner les choses, à prendre conseil. Un Juge doit juger avec prudence & circonspection.*

Dictionnaire universel (1725)

La définition transformait pendant le XVIIIème, des connotations positives à celles de négatives, « in which the positive meaning of prude has not yet been forgotten, but has begun to lose ground to more modern, negative meanings. And by the mid-eighteenth century, in contexts where it is not used to suggest outright hypocrisy, prude generally evokes ideas of excessive rather than commendable virtue. » (Fowler). Alors, il y avait un vestige de la connotation positive du mot prude à l'époque, mais bien souvent prude registrait un sens d'hypocrisie et de moquerie de la vraie vertu de prudence, dans le sens de modestie. Dans la deuxième définition, la prudence restait une vertu cardinale et décrit celui qui est prévoyant et avisé dans ses décisions.

Pour moi, je définis prude, en utilisant la connotation positive, référant à la sagesse et à la modestie. Pourtant, pour faire claire, je voudrais utiliser le mot pruderie pour remplacer la connotation négative de prude. La pruderie, théoriquement, se trouve au pôle opposé, cela qui marque un personnage hypocrite à cause de sa prudence excessive tel qu'elle n'est pas vraisemblable. C'est excessive et comme résultat, invraisemblable parce que ce « prudence » est employé pour donner une fausse image au Public que l'aurait satisfaire ; cette fausse image

projette modestie/sagesse au Public et cache le manque complète de cette traite chez un individu. J'aimerais aussi relater le mot libertinage et libertin à l'idée de prudence. Selon Catherine Cusset, « libertinage... found in Laclos and Sade, involves control over one's own instincts and feelings along with the manipulation of others...[and] the opposite of libertinage is love, as a deep, long-lasting sentiment. » Alors, on pourrait relater le libertinage avec la prudence dans le sens que les deux nécessitent un immense contrôle de soi, modération. Donc, une discussion extensive autour de la prudence quand elle est soumise à la puissance de l'amour s'est développée. Bientôt, on regarde une seule rencontre entre la prudence et l'amour dans l'œuvre de Laclos.

Le roman épistolaire de Laclos, *Les Liaisons Dangereuses*, participait au mouvement caractérisé par la libération et l'exploration des émotions. Le chef d'œuvre de Laclos, était publié en 1782 et était un roman fort connu grâce au style épistolaire. Bien qu'il soit écrit à la fin de ce mouvement, il incorpore plusieurs éléments représentatifs de l'époque, surtout dans sa façon de traiter les sentiments et les expressions de ces sentiments selon normes culturelles.

Laclos aborde cette bataille littéraire avec la forme épistolaire ; celle qui est très intime et se lie au cœur, le siège des sentiments. Déjà, on voit l'importance des sentiments à l'époque et ce qu'on appelle la recherche pour l'intériorité. Pour raconter une histoire amoureuse à travers les lettres, les émotions sont soulignés et sont détaillés par les personnages eux-mêmes. Ainsi, on l'interprète que les sentiments et les émotions selon Laclos sont puissants et fascinants. De plus, il est nécessaire à l'aborder pour fournir une modèle au Public. Il indique et corrobore la nature révolutionnaire de l'époque, en élevant la priorité qu'on a donnée aux sentiments au-dessus de celle des normes. Donc, je m'intéresse au traitement exceptionnel de la prudence chez Laclos, exceptionnel dans le sens qu'il semble qu'elle s'écroule dans la présence de l'amour, le plus fort des émotions.

À travers un cas d'étude de la liaison entre la Présidente de Tourvel et le Vicomte de Valmont dans les Liaisons Dangereuses, on examinera cette bataille littéraire entre l'amour et la prudence. À l'égard de la Présidente, on voit peut-être une relation entre sa nature prude ainsi que la pruderie qu'elle exhibe. Alors, je pose que les deux vit dans le personnage de la Présidente, prenant leurs tours pour la représenter, pourtant je crois que la pruderie fera plus d'apparences que la prudence chez la Présidente – la menant à sa chute. Par rapport au Vicomte, je dirais que sa nature libertine et donc sa prudence l'a abandonné à cause de sa vanité, quoique beaucoup plus puisse être attribué à la nature aveuglante de l'amour. Dans les deux cas, il était trop tard quand ils reconnaissaient qu'ils avaient perdu toute prudence.

Dès la lettre V, destinée à Valmont et écrite par la Marquise, la Présidente est déjà désigné comme une prude. Mais, selon l'intrigue et ses actions, à la prudence ou à la pruderie tient-elle la Présidente de Tourvel? Est-ce qu'elle est une vraie ou fausse prude, excessive ou affecté dans sa prudence ? La Présidente de Tourvel semble plus d'avoir feint d'être prude et mérite plus d'être décrite par la pruderie par quelques raisons. Premièrement, elle maintient la correspondance avec un libertin connu, se laissant devenir un objet à séduire. Deuxièmement, elle reconnaît l'affection qu'elle a pour le Vicomte, dès le début de la correspondance – et contraire à sa nature prude elle continue la correspondance après elle le reconnaît – se rendant imprudent par ses actes. Finalement, elle nie les conseils donnés par Madame de Volanges (le Public), et donc les maximes et les vertus de l'époque. Dans un deuxième temps, j'apprécie plus l'usage du mot « la pruderie » pour parler de la Présidente, parce qu'il établit un sens d'hypocrisie dans son comportement. Autrement dit, je propose qu'elle veuille être séduite, mais pour rester une vertueuse femme elle doit feindre de le repousser. Selon Fowler, je dirais que la

Présidente est une fausse prude, qui comporte comme une prude par devoir sociale plutôt par devoir morale.

De l'autre cote, est-ce que l'esprit libertin disparaît chez Vicomte de Valmont pendant sa correspondance avec la Présidente? Est-ce que son « prudence » est accablée par ce qu'il contrarie à la base de son existence libertin, l'amour ? Comme un libertin, Valmont ne tient pas aux vertus ; pour le préciser, il ne croit pas que l'amour est un sentiment véritable en tant que libertin ; sa nature libertine le fait feindre tendresse pour qu'il poursuive une aventure séductrice. Donc, avec prudence, il se protège pour qu'il ne tombe pas amoureux de son cible – dans ce cas, la Présidente. Pourtant, l'intrigue indique que son prudence cause sa ruine parce qu'il n'a pas attendu l'effet de l'amour. On voit que le Vicomte de Valmont est aveuglé par l'amour, perdant son prudence. La lettre CXXVII (de la Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont) en annonçant la chute du Libertin lui-même, porte la moquerie et la triomphe de la Marquise (la vraie Prude en contraste avec la Présidente parce qu'elle ne se donne à personne) sur lui. Il s'est trompé dans cette aventure libertine deux fois – par les deux femmes ; avec trop de prudence, il se trouve dans une position inattendue – aveuglée par ce qu'il veut éviter à tout prix. Dans une manière similaire de la Présidente, il nie les conseils de la Marquise, la voix Public pour les libertins.

Alors, dans la correspondance entre ces deux amants, comment la prudence s'écroule en face de l'amour et comment ce qui apparaît prudent s'est trouvé, en fait, imprudent ? Avec ce plan d'analyse de la lettre, on aborde la nature de la Présidente de Tourvel, la désignant pruderie plutôt que celle d'une prude ? Après, on se concentre sur la nature libertine du Vicomte de Valmont, fausse libertine dans le contexte qu'il perd son prudence dans son aventure.

Enfin, on regarde la liaison entre la Présidente et le Vicomte pour déterminer le rôle de l'amour dans l'accablement de leur réputation ; l'amour révèle la nature véritable.

II. L'IMPOSITION D'UNE MASQUE TROMPEUR

On commence l'intrigue ainsi que notre analyse avec deux personnages qui s'appartiennent à deux sphères opposées. La Présidente occupe celle de la tradition conservatrice et ancienne ; le Vicomte celle du libertinage. De ce fait, elle se désigne comme prude, et il se définit comme libertin. Ces deux titres semblent être complètement opposés, mais je dirais qu'ils sont deux expressions de la même trait, prudence, car les deux sont fiers d'avoir réfléchi aux conséquences avant prendre des actions ; il semble qu'ils prennent des actions avec prévoyance et considèrent l'avenir avant tout. De plus, encore d'un coup d'œil ils suivent les maximes de leur société le plus près que possible pour maintenir leur réputation devant leurs pairs. Pourtant, je proposerais que cette prudence de la part d'eux s'écroule devant l'amour parce qu'ils ne peuvent pas réconcilier les contraintes de société et l'expression de leur amour interdit. Dans un deuxième plan, je suggérerais qu'ils feignent de faire partie à une société, bien qu'ils ne croient pas sincèrement aux maximes. Donc, leurs actions sont seulement un masque pour le Public et ne définissent pas leurs vrais sentiments, émotions. En effet, ils rejettent les normes sociales imposés sur eux en faisant semblant qu'ils s'accordent à ces règles rigides. Pourtant, à un moment donné, il faut concéder l'un à l'autre – dans ce cas étude, on verra la soumission des normes sociales aux sentiments (la perte de prudence quand l'amour est introduit à cette liaison.)

La Présidente de Tourvel

Dès la lettre IV, la Présidente de Tourvel est appelée une Prude par la Marquise. Je suggère qu'elle n'est pas vraiment une prude, mais plutôt une qui feigne prudence avec prudence. Cela suggère qu'elle est séduisible, mais elle est si excessive dans l'application de ses vertus

présupposés, qu'elle n'est pas une véritable prude. Je ferai quelques citations pour montrer son manque de prudence, spécifiquement quand on considère que le Vicomte de Valmont est déjà connu comme un libertin par toutes la société. Dans la lettre VIII, la Présidente fait des excuses de la part du Vicomte en écrivant à Madame de Volanges, qui symbolise la société traditionnel et conservatives (les Juges de la Présidente), « Je ne le connaissais que de réputation, et elle me faisait peu désirer de le connaître davantage : mais il me semble qu'il vaut mieux qu'elle. ». Si on déconstruit cette citation en deux parties, on reconnaît la projection de sa pruderie au Public. La Présidente comprend la réputation que le Vicomte de Valmont gagnait pour lui-même et suivant la raison, elle dit qu'elle ne veut pas continuer à s'associer avec lui. Tout de suite après, dans la deuxième partie, elle se contrarie en essayant à persuader le Public de pardonner le Vicomte et de le fournir un nouveau départ sans tâches de son passé. Déjà, dans la VIIIème lettre, la Présidente éveille les soupçons par rapport à sa prudence.

De plus, elle se dépeigne comme innocent en face de sa société quand elle activement ignore les intentions de son Libertin, quand elle décrit le projet de M. De Valmont dans la lettre XI : « ce redoutable M. De Valmont, qui doit être la terreur de toutes les femmes, paraît avoir déposé ses armes meurtrières, avant d'entrer dans ce Château.. » La Présidente fait son mieux de se désillusionner de la nature d'une libertine. Elle souhaite que le Vicomte ne soit pas ce qu'il est le plus connu, un libertin travaillé. Elle reconnaît la possibilité, néanmoins elle le nie furieusement.

Plus frappant, reconnaissant la possibilité d'être dupé par ce projet, elle s'accorde à cette aventure. Elle décrit l'acte de générosité du Vicomte de Valmont, «soit hasard ou projet, c'est toujours une action honnête et louable, et donc le seul récit m'a attendrie jusqu'aux larmes. » (XXII). Même, quand elle recommence à reprendre son image comme prude en essayant de

s'éloigner, elle ne prend pas la responsabilité. Elle blâme les circonstances et la société, blâmant son mari et Mme de Rosemonde, disant qu'elle est contrainte par les circonstances mises dehors de son contrôle. Cela est montré par ce passage de la lettre XXXVIII :

« Il me paraît toujours impraticable de faire cette demande à sa tante ; elle deviendrait également désobligeante, et pour elle, et pour lui. Je ne prendrais pas non plus, sans quelque répugnance, le parti de m'éloigner moi-même : car outre les raisons que je vous ai déjà mandées relatives à M. De Tourvel, si mon départ contrariait M. De Valmont, comme il est possible, n'aurait-il pas la facilité de me suivre à Paris ? et son retour, dont je serais, dont au moins je paraîtrais être l'objet, ne semblerait-il pas plus étranger qu'une rencontre à la campagne, chez une personne qu'on sait être sa parente et mon amie ? »

La Présidente prétend qu'elle est contrainte par sa situation et par la société, la rendant sans espoir de s'éloigner du Vicomte. Premièrement, elle se projette comme désarmée parce qu'il est impoli de demander à Mme de Rosemonde de renvoyer son neveu aimé de Château ; deuxièmement, son mari attend qu'elle reste chez Mme de Rosemonde pendant son absence ; finalement, même si elle parte pour Paris, le Vicomte pourrait la suivre et rendre pire la situation. Il semble que les excuses sont trop et que la Présidente ne revendiquait aucune responsabilité, même si elle se mettait dans une telle situation. Après avoir rejeté toute responsabilité, la Présidente est encouragé à partir puisque son image devant son Public (Mme de Volanges) était en train de détériorer. Pourtant, l'amour la conquiert peu après et la force à admettre son amour pour le Vicomte de Valmont – et sa chute commence. La Prude laisse tomber son masque et nous laisse l'image d'un individu qui exhibe la pruderie.

Le Vicomte de Valmont

Le Vicomte de Valmont se présente comme un libertin dans son correspondance avec la Marquise de Merteuil. Ils ont une liaison fondée sur leurs aventures libertines, en échangeant les histoires des conquêtes sur leurs cibles. Ils trouvent un certain sens de fiertés dans leur talent de ne pas tomber amoureux. Chez le Vicomte de Valmont, on voit son excès dans sa vanité et dans la sureté de sa nature libertine (calculé et conscient). Pour son aventure, il choisit la Présidente de

Tourvel, une Prude, qui à travers « sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères...ennemi digne de moi ; voilà le but où je prétends atteindre » (IV) Effectivement, il a trouvé ce qui semble est l'opposé complète de lui par rapport aux traites, i.e. une dévotion (à l'art de séduction), son amie libertine (la Marquise), et ses principes austères (pour être séducteur). Autrement dit, ce qui est le plus conservatrice. Donc, il établit cette image d'être un vrai libertin.

Ensuite, le Vicomte s'adresse à son propre Public, en célébrant son manque des émotions vrais. Il pense qu'il ne sera jamais accablé ou bouleversé par l'amour comme les pauvres hommes qui tombent en amoureux. Le Vicomte pose qu'il est maître de sa prudence et donc il est protégé des malheurs d'amour en disant « je ne le souffrirai pas ; n'espérez pas que je le souffre.» (XV) Selon lui-même, il est sans faute un vrai libertin qui n'aimerait jamais une autre. De surcroît, il préface son histoire de Mme de Tourvel dans sa lettre à la Marquise en écrivant « tout calculé, je me félicite de mon invention. Cette femme vaut bien sans doute que je me donne tant de soins ; ils seront un jour mes titres auprès d'elle ; et l'ayant, en quelque sorte, ainsi payée d'avance, j'aurai le droit d'en disposer à ma fantaisie, sans avoir de reproche à me faire. » (XXI) Croire à être infaillible, le Vicomte présume qu'il sera vainqueur de la Présidente avec ses projets déjà réfléchi. Il ne pense qu'à sa domination complète du cœur de Mme de Tourvel, aveuglé premièrement par sa vanité qui finit par le mener vers l'amour.

De plus, il prétend qu'il est le meilleur séducteur, qui incarne l'hypothèse que M. De Valmont connaît le mieux les principes de libertinage. Il dit à la Marquise « ma belle amie, l'homme le plus adroit ne peut encore que se tenir au niveau de la femme la plus vraie. » (XXV) Mais, contredisant ce qu'il représente, il semble qu'on est permis de soupçonner cette prétention. Dans toute la lettre VI – il essaie de persuader que la Présidente sera une bonne cible – ignorant l'avis de sa société, la Marquise. Il n'obéit plus les maximes de libertinage, i.e. séduire les

coquins et les femmes séduisables, pas les femmes prudes. Ici sa vanité pose des et elle s'est traduite par son obstination de gagner le cœur de la Présidente. Dans la lettre XV, le Vicomte se vante son aventure à la Marquise et réciproque un acte insinuant l'amour. Il parle du fait que la Présidente observe de près des actions du Vicomte avec un de ses servants, mais il n'aurait pas connu ce fait s'il n'avait pas un observateur chez elle, lui-même. Donc, il essaye de maintenir sa nature libertine en face de son Public, la Marquise de Merteuil, mais en même temps, ses actions alertent déjà les lecteurs son inclination pour la Présidente et la prudence qu'il pensait d'avoir.

III. DÉCOUVERTE DE FAUSSE PRUDENCE MENÉE PAR L'AMOUR

L'intrigue se déroule et l'amour la guide. On éprouve une sincérité transformant dans les lettres de ce recueil. Ce que les personnages souhaitaient éviter, maintenant les vainquent, enlevant la masque qu'ils portaient avant. Leur véritable nature est exposée à la reconnaissance que c'est le vrai amour entre la Présidente de Tourvel et le Vicomte de Valmont. Cela mène à l'imprudence dans tous sens et les pousse vers leurs fins respectives, en effet une retraite de la société qu'ils aimaient soit par la mort soit par l'éloignement chez un couvent. La honte de contredire tout ce qu'on croit être nos vérités apparaît dans leur reconnaissance de l'amour et arrive en plein puissance. Alors, l'imprudence de leur comportement se trouve au lieu de la prudence qu'ils exhibaient avant l'établissement de l'amour entre eux.

La Présidente de Tourvel

« Que vous dirai-je enfin ? j'aime, oui, j'aime éperdument. Hélas ! ce mot que j'écris pour la première fois, ce mot si souvent demandé sans être obtenu, je payerais... » (CII)

La chute de la Présidente de Tourvel devient le point culminant de cette liaison entre la Prude et le Libertin. Elle commence avec le départ de la Présidente du Château qui était agaçant pour la Présidente et la poussait encore davantage vers l'abysse amoureux. Elle avoue toute à

Mme de Rosemonde, n'ayant pas l'honneur d'écrire ce qu'elle éprouve à son amant, à son maître dans la lettre CII. Elle l'annonce aussi quand elle écrivait « Tout est prêt, excepté moi !...et plus mon cœur s'y refuse, plus il me prouve la nécessité de m'y soumettre. » (CII) L'amour surenchérit sur son esprit, la rendant sans défense, bien qu'avant elle soit fixée sur la répression de ses sentiments. Elle perd tout ce qu'elle avait, « déjà, je le sens, je ne le suis que trop ; je n'ai sauvé que ma sagesse, la vertu s'est évanouie. » (CII) La Présidente reconnaît la dissociation entre sa sagesse et sa vertu, et alors corrobore que la prudence la décrit mieux que la prudence. Avant, elle exhibe la prudence que j'interprète comme une forme d'imprudence cachée, suivant le raisonnement attaquant l'excès de sa modestie même quand elle exprimait une inclination d'être séduite par le Vicomte.

A la fin, la Prude devient imprudente dans tous les sens. Elle ne soucie plus des définitions de prudence dans le sens qu'elle a trompé son mari dans cette liaison avec le Vicomte et de plus, elle n'est plus une Prude simplement parce qu'elle a continué la correspondance avec lui. Prudence échappe à elle, et la désignation de la Prude n'est plus légitime. Le masque porté par la Présidente avait tombé puisque son amour a rendu tout le reste nul.

Le Vicomte de Valmont

Ici, c'est le Vicomte qui reconnaît sa vanité et sa faiblesse. À ce point, il ne comprend pas encore la puissance de l'amour et essaie de le réprimer pour garder sa mine devant son pair libertin, la Marquise de Merteuil. Pourtant, il a aussi éprouvé une chute comme la Présidente. On voit dans l'attention payée aux sentiments qu'il éprouve :

« Par bonheur je m'étais livré à tel point, que je pleurais aussi ; et, reprenant ses mains, je les baignais de larmes. Cette précaution était bien nécessaire ; car elle était si occupée de sa douleur, qu'elle ne se serait pas aperçue de la mienne, si je n'avais pas trouvé ce moyen de l'en avertir. . J'y gagnai de plus de considérer à loisir cette charmante figure, embellie encore par l'attrait

puissant des larmes. Ma tête s'échauffait, et j'étais si peu maître de moi, que je fus tenté de profiter de ce moment. » (XXIII)

Cette scène montre intensément la bataille entre l'amour et la prudence chez le Vicomte. Il est affaibli par les larmes de la Présidente comme vu dans la deuxième moitié du paragraphe, mais essaye encore de dissimuler l'impact profond que cette rencontre avait sur lui au début de la scène. De plus, dans la même lettre, il fait un discours sur la faiblesse – jetant son masque qui projetait un individu froid et sans émotions. Il écrit :

« Quelle est donc notre faiblesse ? quel est l'empire des circonstances, si moi-même, oubliant mes projets, j'ai risqué de perdre, par un triomphe prématuré, le charme des long combats et les détails d'une pénible défaites ; si, séduit par un désir de jeune homme, j'ai pensé exposer le vainqueur de Mme de Tourvel à ne recueillir, pour fruit de ses travaux, que l'insipide avantage d'avoir eu une femme de plus ! ...ce projet est sublime, n'est-ce pas ? mais peut-être serais-je à présent au regret de ne l'avoir pas suivi, si le hasard ne fût venu au secours de ma prudence. » (XXIII)

Dans la même lettre quand il reconnaît sa faiblesse, il nie sa nature libertine, la capacité de se contrôler quand il est avec la Présidente. Donc le Vicomte admet qu'il avait la tendance de perdre sa prudence de temps en temps, le rendant imprudent et laissant tomber sa nature libertine. Tout cela se passe quand il est devant son amante et à cause de ses sentiments pour elle. Son amour l'aveugle et le fait perdre sa prudence comme un libertin.

En outre, on observe l'amour dans son persistance d'être entendu par son amante. Il invente des ruses pour contacter son amante, même en ordonnant un domestique d'étudier tout ce qui concerne de la Présidente. Noté dans la section précédant, on se souvient que le Vicomte a envoyé son propre Chasseur d'observer de près les actions de la Présidente après son départ du Château de Mme de Rosemonde. Dans une autre manière de montrer l'amour qu'il a pour la Présidente, on peut consulter l'échange des lettres qui précèdent « la guerre » entre les deux libertins. Il est utile de souligner le fait que le Vicomte ne peut même pas écrire une lettre à la Présidente pour rompre la liaison, il est forcé d'adopter celle de la Marquise. Je l'interprète comme s'il ne veut pas s'associer avec cet acte, parce qu'il ne voulait pas la faire.

Enfin, Son mort nous indique à tel point qu'il aimait la Présidente et la haine qu'il a pour la Marquise. Il est dupé lui-même par le libertinage, oubliant son nature libertin pour le remplacer dans un sens avec rien. Il reste comme un d'être humain, sans défense aux émotions qu'on n'a pas le droit de le contrôler. Pourquoi ? il commence un duel pour gagner ce qui est familier à lui, mais il perd parce qu'il n'est pas un vrai libertin. Il faut qu'il perde. Il ne l'est pas ce qu'il a prétendu. Il était subjugué par l'amour ; sa nature libertine était défaits.

IV. CONCLUSION

Pourquoi on traite cette fausse prudence avec tel rigueur ? Quel est le but de parler de la prudence et de la vertu (le sens moral qu'on mène la vie) ainsi que l'amour? Pourquoi l'interaction entre ces forces est importante ? Laclos est bien influencé par la littérature publiée avant Les Liaisons Dangereuses et il incorpore les idées de la société, faisant un critique sur la société à travers son œuvre. Alors, pour analyser un œuvre comme tel, il faut considérer les aspects variés qui participent à l'environnement. Donc, à travers ce liaison spécifique entre la Présidente de Tourvel et el Vicomte de Valmont, on découvre ce qui importe à Laclos. Dans cette analyse, on s'intéresse à la motivation des actions, choisissant entre l'amour ou la prudence ; autrement dit, est-ce que les sentiments règnent nos actions quotidienne où est-ce que le jugement des autres et la considération de notre réputation nous pousse à se comporter dans une certaine manière. Chez Laclos, je trouve que l'amour conquiert la prudence dans cette bataille pour être la motivation primaire des actions – renforçant l'introduction d'une époque littéraire où les sentiments sont le pôle autour lequel les intrigues tournaient. Au-delà du monde littéraire, on voit la signifiante d'un tel mouvement entre dans le monde réel, quand les passions inspiraient les révolutionnaires spécifiquement en France et spécifiquement des événements qui ont mené à la Révolution Française. La tradition et les conservateurs s'écroulaient aux penseurs

radicaux et les idées démocratiques, dans une manière semblable à ce qui s'est passé dans le monde littéraire entre la tradition conservatrice et les sentiments extrêmement intimes. Dans le XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, l'extériorité cédait à l'intériorité dans l'importance aux écrivains et aux lecteurs. L'exploration de soi devenait beaucoup plus importante et intéressante et changeait pour toujours le chemin littéraire.

Bibliographie

- Beebee, Thomas O. *Epistolary Fiction in Europe 1500-1850*. Cambridge University Press, 1999.
- Berchtold, Jacques. "Émotions Sincères, Ou Lieux Communs Rhétoriques ? : L'expression de La Passion Dans La Lettre I, 26 de La Nouvelle Héloïse." *L'Esprit Créateur* 52, no. 4 (2012): 31–41. doi:10.1353/esp.2012.0051.
- Bocquillon, Michèle. "La « Corpo-réalité » de La Lettre D'amour." *Dalhousie French Studies* 67 (July 1, 2004): 37–47. doi:10.2307/40837558.
- Boyi, Henri, «*Le Paysan parvenu : une aventure ambiguë*», dans Servanne Woodward (édit.), *Marivaux avec Michel Deguy*, London (Ontario), Mestengo Press, coll. «Eighteenth-Century French World», 4, 2001, p. 67-72.
- Coulet, Henri. "Le style imitatif dans le roman épistolaire français des siècles classiques." *Revue d'Histoire Littéraire de la France* 85, no. 1 (n.d.): 3–17. Accessed December 9, 2012.
- Cusset, Catherine. "Editor's Preface: The Lesson of Libertinage." *Yale French Studies* no. 94 (January 1, 1998): 1–14. doi:10.2307/3040694.
- Daumas, Maurice. "Manuels Épistolaires Et Identité Sociale (XVI^e-XVIII^e Siècles)." *Revue D'histoire Moderne Et Contemporaine (1954-)* 40, no. 4 (October 1, 1993): 529–556. doi:10.2307/20529917.
- Dejean, Joan. "La lettre amoureuse revue et corrigée : un texte oublié de Madeleine de Scudéry." *Revue d'histoire littéraire de la France* 88, no. 1: 17–22. Accessed April 22, 2013.
- DeJean, Joan. *Ancients Against Moderns: Culture Wars and the Making of a Fin de Siecle*. University Of Chicago Press, 1997.
- Dictionnaire de l'Académie Française*. 8. éd. . Hachette,, 1932.
- Elias, Norbert. *La Societe De Cour*. FLAMMARION. Editions Flammarion, 2008.

- Fowler, James. "The Sense of An Ending: Les Liaisons Dangereuses Revisited." *Neophilologus* 91, no. 2 (2007): 197–213. doi:10.1007/s11061-006-9002-3.
- Fowler, James. "'Une Fausse Sagesse Qui Est Pruderie'? On Prude and Related Terms in the Roman Du Libertinage." *Nottingham French Studies* 48, no. 3 (September 1, 2009): 74–84. doi:10.3366/nfs.2009-3.009.
- Furetière, Antoine. *Le Dictionnaire Universel*. S.N.L.-Le Robert ;, 1984.
- Kavanagh, Thomas M. "The Libertine Moment." *Yale French Studies* no. 94 (January 1, 1998): 79–100. doi:10.2307/3040698.
- Laclos, Choderlos de. *Liaisons Dangereuses Pb (Folio)*. Editions Flammarion, 1972.
- Lyons, Martyn. "Love Letters and Writing Practices: On Écritures Intimes in the Nineteenth Century." *Journal of Family History* 24, no. 2 (April 1, 1999): 232–239. doi:10.1177/036319909902400206.
- May, Georges. "L'histoire A-t-elle Engendré Le Roman ? Aspects Français de La Question Au Seuil Du Siècle Des Lumières." *Revue d'Histoire Littéraire de La France* 55, no. 2 (April 1, 1955): 155–176. doi:10.2307/40521698.
- McElaney-Johnson, Ann. "Epistolary Friendship: La Prise De Parole in Mariama Ba's Une Si Longue Lettre." *Research in African Literatures* 30, no. 2 (1999): 110–121.
- Miller, Nancy K. "'Les Liaisons Dangereuses' Pas à Pas." *Modern Language Studies* 12, no. 4 (October 1, 1982): 44–50. doi:10.2307/3194530.
- Moschetto, Bruno-François. "La Ville Des Lumières Comme Source De La Réflexion Politique Dans Les Lettres Persanes." *AUMLA : Journal of the Australasian Universities Modern Language Association* no. 109 (May 2008): 121–132,139.
- Myers, Victoria, Daniel Defoe, and Samuel Richardson. "Model Letters, Moral Living: Letter-Writing Manuals by Daniel Defoe and Samuel Richardson." *Huntington Library Quarterly* 66, no. 3/4 (January 1, 2003): 373–391. doi:10.2307/3818088.
- Nicot, Jean. *Thresor de La Langue Francoyse*, 1606.
- Paige, Nicholas. "Rousseau's Readers Revisited: The Aesthetics of La Nouvelle Héloïse." *Eighteenth-Century Studies* 42, no. 1 (2008): 131–154.
- Richardson, Samuel. "Familiar Letters," 1750 1996.
- Rousseau, Jean-Jacques. *La Nouvelle Héloïse*. Nouv. éd. Grands Écrivains de La France. Hachette,, 1925.
- Wells, Benjamin W. *Richardson and Rousseau*. Modern Language Notes, 1896. <http://archive.org/details/jstor-2919329>.

Vanderpool, Sinda. "De Graffigny's LES LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE." *The Explicator* 64, no. 2 (Winter 2006): 73–76.

Whyman, Susan E. "Letter Writing and the Rise of the Novel: The Epistolary Literacy of Jane Johnson and Samuel Richardson." *Huntington Library Quarterly* 70, no. 4 (December 1, 2007): 577–606. doi:10.1525/hlq.2007.70.4.577.